

gieux et guerrier : « Qu'il est doux de tuer des Chrétiens ! » achèvent ces lamentables débris, puis, rivalisant de vandalisme et de cruauté avec leurs sauvages émules du désert, aux ruines des villages, joignent les ruines des cités. Deyr-el-Kamar, Zahleh, Hasbeya, Rachava, Saïda, Damas, sont tour à tour livrées aux fureurs de cette soldatesque barbare et cruelle.

Arrêtons un instant sur Damas un regard mêlé de douleur et d'indignation.

Le drame, dont nous allons tracer une rapide esquisse, a pour prologue une insulte aux principales puissances européennes. Pour un disciple de Mahomet, tout chrétien est un Chien !

Prenant donc cinq de ces animaux, les infidèles trouvent plaisant de les décorer chacun du nom d'un Souverain de l'Occident, puis les promenant par la ville : « Voilà ton Chef ! disent-ils aux Chrétiens qu'ils rencontrent, voilà ton Roi ! voilà ton Empereur ! »

Mais dans cette manifestation populaire, c'est moins l'autorité souveraine qui se trouve visée que la croyance religieuse ; c'est le Croisant qui veut abattre la Croix. La lutte va se préciser ; à ce jeu sarcastique succèdera bientôt une ironie sacrilège. Ici encore, le chien devient l'instrument inconscient de la profanation. Les monarques de tout à l'heure portent maintenant, attaché au cou, le signe auguste de notre Rédemption, et tout Chrétien est contraint de fléchir le genou devant l'animal ainsi affublé !

Insulte aux gouvernements d'abord, insulte à la foi ensuite ; le mal progresse. Outrés et inquiets, les Consuls se transportent chez le gouverneur Ahmed-Pacha, et demandent réparation. On donne à leurs trop justes plaintes un semblant de satisfaction ; on va même jusqu'à faire arrêter certains coupables, mais, par une habileté toute orientale, le perfide gouverneur sait encadrer sa perfide répression d'une circonstance dont l'effet sera d'aggraver la situation. Par son ordre, les prisonniers, au lieu d'être conduits directement au palais, sont condamnés à défiler par le quartier chrétien, et cette humiliation porte les infidèles au paroxysme de la fureur.

Toutefois, le sang n'a pas encore coulé. Les sicaires hésitent ; un peu d'énergie et de fermeté de la part de l'autorité peut conjurer tout malheur. Mais ce bon vouloir, faut-il l'attendre du fanatisme musulman ? Un coup de canon part de la demeure du Pacha, rappelle les troupes à la citadelle et les y consigne. Les forcenés comprennent